

CELUI-LÀ EST MON FRÈRE



MARIE BARTHELET



CELUI-LÀ  
EST MON FRÈRE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2016  
ISBN : 978-2-283-02974-9

*N'est-il pas venu le temps que nous nous retrouvions, l'Étranger? Deux étrangers en un même temps, en un même pays, comme se retrouvent les Étrangers sur un abîme?*

Mahmoud Darwich,  
*Discours de l'homme rouge*



En te voyant, j'ai pensé que tu étais revenu pour moi, puis que tu avais vieilli. Je me trompais. Déjà tu souhaitais repartir. Et ce n'était pas tant que tu avais vieilli, tu étais transformé – défiguré, allais-je dire – par la brûlure d'une foi neuve.

J'ai aussi cru que je délirais, que mon souper passait mal ou que j'avais trop bu. Mon vin était peut-être empoisonné. Ça n'aurait pas été surprenant : on a toujours quelques raisons d'endormir l'homme qui gouverne. Mais ton nom susurré par tous ceux qui étaient présents a craquelé le silence. J'ai compris que je n'étais pas le seul à te voir. Que c'était vrai. Que c'était toi.

Toi en lisière de l'arène dessinée par la foule, amaigri, le maillot déchiré, le pantalon crasseux dans le plus pur style du laissé-

pour-compte, toi des braises dans les yeux et ton aplomb d'autrefois. J'avais cessé de t'attendre et tu paraissais.

Mon naja feulait dans le cercle de sable. Personne n'osait retirer la mangouste qu'il venait de tuer, à cause des morsures. Toi, tu as bousculé les gens et posé ton panier à terre. Doucement tu l'as incliné. Plus doucement encore, tu as descellé le couvercle de jonc. Ton serpent s'est laissé couler dans la poussière, décontenancé par la lumière. Sa langue battait l'air pour capter des odeurs. Il a compris où il se trouvait et ce que son maître attendait de lui. Ses anneaux se sont mis en branle.

C'est à ce moment que j'aurais dû réagir, refuser le duel que tu m'imposais, sourire, bien plutôt me contraindre à sourire car je voulais pleurer, me lever et t'ouvrir mes bras. Mais il y avait les serpents entre nous et autour de nous trop d'hommes aux abois.

Ton combattant était un cobra comme le mien, bronze et mince. Mon uræus, lui, déroulait un corps d'écailles entièrement foncé. Les adversaires ont déployé leur capuche, ont découvert leurs crochets. En



retrait, les hommes se sont mis à hurler ; tous pariaient sur mon serpent.

Tu ne me regardais pas. Tu ne m'as pas regardé tout le temps qu'a duré la joute. Tu semblais ne rien éprouver, retranché au-dedans de toi. Moi, je me sentais nauséux. Je voulais m'échapper. Mais je ne pouvais pas bouger, je n'avais aucun prétexte, tous me surveillaient, et qu'auraient-ils pensé d'un si brusque malaise ?

Tollé. Agitation. J'ai baissé les yeux vers l'arène : mon champion n'y était plus. Ton naja pugnace l'avait avalé. Un peu de sang mouillait le sable.

*Impossible.*

J'ai bloqué tous les muscles de mon visage pour cacher ma stupéfaction. La foule, elle, ne dissimulait rien. Elle vomissait sa colère. Mon cobra était un invaincu, un bouffeur de rats agressif, le tien une créature juvénile. Tant de paris perdus ! Tant d'argent jeté à la face d'un intrus, d'un putain de revenant !

Quelqu'un t'a saisi par le col, a menacé de te frapper. J'ai crié : « Lâche-le ! » On n'a plus rien entendu que des bruits de

mastication, des piétinements, une toux, au loin l'habituel ressac de la circulation, des klaxons, une sirène d'ambulance. Si bruyant, mon palais côté rue, et si plein d'étrangers tapageurs...

Ton regard s'est rivé au mien. C'était sacrément périlleux, de me fixer ainsi au milieu d'hommes qui toujours plient le cou en s'adressant à moi. Mais ça m'a permis d'être sûr, à propos de toi.

J'ai eu beaucoup de peine alors, parce que ton serpent avait dévoré le mien et que cela voulait tout dire.

Je suis resté seul après que tous furent partis. J'ai fini mon vin, égrené entre mes doigts un peu du sable de l'arène, ôté mes chaussures pour le fouler. Le soir tombait. Ses couleurs, violentes, éclaboussaient les murs de la salle. Je jouais avec l'idée de ces murs en feu, d'un incendie pour effacer l'épreuve à laquelle je venais d'échouer. La fumée gommerait ton image. La cendre couvrirait tes empreintes.

J'ai demandé que l'on change le sable de l'arène.

Après, je suis passé côté jardin. C'est la partie de mon palais que je préfère. Elle répondrait presque à la définition d'un havre, avec ses chambres confortables, ses vastes bibliothèques et bureaux, ses terrasses et leurs potées d'arbustes florifères, ses

passages et ses recoins aménagés pour des rencontres intimes. Partout des tapis, sauf dans les couloirs aux dalles aveuglantes de blondeur. Des amoncellements de coussins sur les lits et les divans. Des paravents où s'ébattent des grues et des canards asiatiques. Des guéridons où sont déposées, à toute heure du jour et même de la nuit, théière, cafetière et douceurs. Rien qui ne soit doux, parfumé, luxueux, rien qui ne soit fait pour m'être agréable.

Dans ces chambres, j'ai été insomniaque. Dans ces bibliothèques, j'ai appris la misère du monde. Dans ces bureaux, j'ai spéculé sur le cours de mon blé et de mon pétrole. Dans ces recoins, j'ai reçu des menaces de mort. Pourtant, mon palais côté jardin est ce qui se rapproche le plus d'un foyer. Le refuge d'un homme que ses responsabilités contraignent et épuisent.

Je suis entré dans ma salle de bains, un long moment je suis resté face à ce paysage de neige, de désert sous la lune, sans le voir. L'insolence des marbres au sol et sur les bacs, le cuivre poli des robinets, le coton des rideaux, le lin des peignoirs et des draps

– faste acquis pour toujours et qui ne m’atteignait pas. Une question d’habitude, j’imagine.

Mon bain fumait. On y avait jeté des sels et des pétales de pavot pour me détendre. Était-ce que mon inquiétude avait transpiré ?

Non. Il n’y a pas de détails. Laisse-moi te raconter. Tu n’étais pas à ma place, tu ne peux rien savoir.

Dans l’eau, sans que je les commande, mes genoux se sont collés à mon menton, ma tête a basculé, mes yeux se sont fermés. Un frisson secouait mon corps, qui semblait ne jamais vouloir finir. Noyau dans la chair serrée comme un poing, mon cœur tressaillait. Mon visage était mouillé. Je me suis dit : C’est la vapeur, ça ne peut pas être des larmes, je n’ai plus de larmes depuis des années.

Je voulais être heureux, simplement heureux de te revoir. Pardonne ta trahison d’il y avait plus de dix ans. Car oui, je considérais que ton départ valait un coup de

poignard dans le dos, une blessure irréparable et même une mort, puisqu'en partant tu m'amputais de toi. Il y avait la vie d'avant et d'après ce départ. La vie avec et sans toi. Un âge d'or, une ère de plomb.

J'aurais préféré me réjouir, passer outre le combat de serpents et ton regard, au nom de ce qui autrefois nous liait. Mon frère! Mon double! Mais je sentais que croire en ton retour, c'était encore me tromper. La raison que tu avais de me revenir n'était pas celle que je souhaitais.

Lorsque tu avais tourné les talons et disparu, je m'étais interdit de demander qu'on te suive pour savoir où tu logeais, avec qui, comment tu te portais et quelles étaient tes intentions. Tout cela, je l'ai appris plus tard. Il me suffisait qu'à nouveau tu sois présent, que l'on parle de toi au palais et de ton imprévisible apparition, que l'on émette des hypothèses sur ton absence, ton changement d'apparence – ta barbe si longue! –, d'identité peut-être et, semblait-il, d'obédience politique, ethnique, religieuse. Tu ressemblais si peu à celui que tu avais été...

Tu paraissais inversé, *retourné*, comme un vêtement dont je découvrais la face intérieure. Ou comme un soldat dont on a rincé l'intelligence pour l'envoyer agir contre son propre pays.

Vraiment, il n'y aurait pas eu de sentiment plus déplacé que le bonheur, et j'avais raison de brider le mien.

Quand j'ai rouvert les yeux, j'ai vu l'eau rouge autour de moi, le bain d'un suicidé. Ce n'était que la teinture des pavots. J'ai pourtant regardé mes poignets. Intacts. Sans même la trace d'une tentative. J'avais le goût de mourir, pas le courage.

Dans l'antichambre, le téléphone a sonné. Dahoum a pris la communication. Je ne m'étais pas aperçu qu'il m'avait suivi. À dire vrai, jamais je ne m'en aperçois. Le fidèle Dahoum me surveille et me protège. Il est payé pour cela, mais le fait de si subtile façon que j'ai l'impression d'être accompagné par un ami ou seulement par mon ombre. Tu ne l'as pas connu, car il est entré à mon service après ton départ. De très loin la perle de mes gardes du corps.

« C'est le premier d'une longue liste d'appels », m'a-t-il informé, obstruant l'embrasure de la porte de la salle de bains.

La nouvelle de ton retour, évidemment, secouait mon monde comme un orage.

« Dois-je vous le passer, monsieur? »

J'ai répondu à Dahoum que je n'étais pas disponible, plus sèchement que je ne l'aurais voulu. Il me fallait une nuit toute à moi pour admettre ton retour.



Le passé, l'Histoire, la mémoire : l'origine de toute chose contient son propre achèvement.



## RÉMINISCENCE (1)

Enfants, nous nous défiions. Peur ou pas peur du sang? Je te tendais mes paumes écorchées, tu me montrais tes mollets barrés de coupures. Nous pressions les bords de nos plaies pour voir s'en échapper le fluide pourpre, charriant parfois des gravillons ou du pus. Nous cherchions à savoir qui de nous deux était le plus impressionnable, à quelle espèce d'herbivore ou de carnassier nous appartenions.

Toi et moi, on se prenait pour des fauves. On saisissait les chats par la peau du cou sans nous inquiéter des griffures. On rampait sous les barbelés pour conquérir les terrains vagues. Les escaliers, on les descendait quatre à quatre, en sautant, et tant

pis pour les chutes, les chutes graves. Il en circulait, des histoires sordides sur les escaliers, sur des gosses qui tombent et s'énuquent ou survivent mais ne se relèvent pas, ne se relèvent jamais, debout encore dans leur cœur.

Ce genre d'histoires ne nous effrayait pas. On avait tellement mieux à faire ! On s'échappait du palais en enjambant les murs. Les murs, les grilles, les soldats en patrouille, on laissait tout derrière pour être libres.

La ville nous attirait, autrement plus envoûtante que les salles d'étude, les chambres en bon ordre, les cours aux fontaines gazouillantes et au gazon peigné.

En ville, il y avait le marché aux bestiaux, les magasins de quartier où l'on piquait des bonbons, les kiosques où se lisaient les journaux et où se commentait l'actualité, les bains publics, les temples dégarnis par les siècles où essaimaient les touristes, les musées et la bibliothèque, autres temples défendus par des gardiens qu'on ne parvenait pas à fléchir, même en leur offrant une part de nos larcins.

En ville, il y avait des jardins secrets. On aimait faire la sieste sous leurs frondaisons, broyer des fleurs de grenade entre nos paumes pour les tatouer de rouge, donner du pied dans les fourmilières. On aimait s'y inventer une vie d'arbre, de pierre, d'oiseau.

Il y avait encore des odeurs sauvages, des langues inconnues, des idées nouvelles, sans parler des voitures, des mobylettes, des commerçants, des policiers, des buveurs de café et des fumeurs de haschisch, des chanteurs de rue, des vieux cinglés et des charmeurs de serpents.

Surtout, il y avait d'autres enfants. Ces gamins efflanqués, incroyablement dégourdis, connaissaient plus de blagues que de prières, savaient les restaurants où le patron laissait manger gratis et comment s'infiltrer dans une salle de cinéma. On les admirait tant ! On aurait aimé être à leur place, grignoter après eux leurs quignons de pain, traîner avec eux dans les usines désaffectées... Eux bien sûr nous méprisaient, nous les gosses de riches, les bien-causants, les proprement vêtus. D'un doigt sur la poitrine

ils nous repoussaient ou nous adressaient des gestes obscènes. On les suivait malgré ça, de loin. On se disait qu'un jour ils nous accepteraient, et que sinon on les ferait jeter en prison.

Le soir, lorsqu'on se décidait à rentrer ou qu'un des hommes de mon père nous ramenait à la maison, on était punis. Les précepteurs me rabrouaient toujours avec plus de sévérité. *C'est une honte, enfin, quelque'un comme vous, vous rendez-vous compte, la ville est dangereuse, les gens sont mauvais, vous êtes un petit idiot, et arrêtez de pleurnicher, vous savez que vous êtes battu chaque fois, ce n'est pas la peine de vous tourner vers votre frère, vous étiez prévenus tous les deux!*

Un peu de sang tachait nos mains. On avait la peau fine : elle ne résistait guère à la cinglante baguette de roseau.

Après la correction, on nous mettait à l'étude sans dîner. Il fallait rattraper les leçons manquées, gamberger sur d'insolubles problèmes, s'user aux exercices de

calligraphie, apprendre par cœur les vers des poètes nationaux.

Mon père, qui avait vent de nos fugues, me faisait chercher pour me sermonner dans son bureau. Ses chiens affalés sur les tapis m'écoutaient gémir des excuses puis se rendormaient. Mon père fumait. Sa voix brisée par le tabac m'écrasait de reproches.

Il se demandait à voix haute, car je devais l'entendre, ce qu'il avait fait à Dieu pour mériter *un fils comme ça*, ce qui clochait dans mon éducation, si ma stupidité n'était pas au moins égale à mon esprit de provocation, s'il ne fallait pas me séparer de toi et tout reprendre à zéro.

« Plus de petit prince pour te distraire! Rien que toi et moi, nous deux face à face pour te réapprendre à être mon fils. »

Je me mordais la langue pour ne pas supplier. Moi privé de toi? Mon père savait que ce possible me tiendrait en laisse, que je promettrais n'importe quoi pour te garder, d'être un enfant sérieux, studieux, dévoué corps et âme à la toute-puissance paternelle. Oh, oui, il le savait. Calme, il me jugeait en flattant un chien.

Il prétendait ne pas t'aimer. Il mentait bien sûr, pour m'impressionner. Il te chérissait au moins autant que moi. Je ne jaloussais pas cet amour ; sans lui, tu ne serais jamais resté au palais. Et ne t'a-t-il pas élevé, nourri, vêtu, instruit comme moi, quand bien même étais-tu différent ?

Dans cette chambre qui était la mienne, que je détestais car il m'était interdit d'en décorer les murs, de camoufler le banc mutique de la peinture, je soupirais. Le sommeil ne venait qu'avec toi. Tes pantoufles tombaient au bas de mon lit, puis tu te glissais sous la courteline avec une lampe de poche. À sa lumière tu exhibais tes meurtrissures, examinais celles qui me couvraient les paumes et les avant-bras.

*Peur du sang ?*

*Pas peur. Puisque tu es là.*

On maudissait mon père et les précepteurs, on les vouait en pensée au mauvais œil, on se jurait de fuir dès le lendemain et on organisait notre évasion en généraux appliqués. Il faudrait prévoir des sacs à dos, des gourdes. Et à manger ? Évidemment !



Les garde-manger recelaient des trésors de sucreries. Pour s'échapper du palais, on passerait par les appartements des domestiques, moins surveillés. Et il faudrait traverser la ville. Après, cap sur le désert!

Repus d'aventures, on finissait par s'endormir. Avant l'aube, une femme de chambre t'arrachait à notre rêve et t'emportait. Seul, je roulais sur l'empreinte que tu laissais dans le matelas. Ta chaleur s'y attardait. Parfois je trouvais l'un de tes cheveux, noir, frisé, que je serrais dans mon poing. J'avais l'impression de tenir le fil de ma vie.

Rappelle-toi. Je sais que tu le peux.

En grandissant, on a eu d'autres intérêts. On ne parlait plus de fuir. La ville nous attirait moins – ou plutôt les séductions de la ville, de l'extérieur, s'étaient dissoutes dans celles du palais, de l'intime. Tu faisais ton droit. Tu t'intéressais de près aux manœuvres de mon père, dont tu admirais la finesse de jeu à l'international, la patience avec ses alliés, la fermeté avec ses détracteurs. Tu le jugeais hypocrite et magnifique. Tu voulais

devenir comme lui, convaincu de sa juste attitude de gouvernant. Tu savais que tu ne le remplacerais pas, que ce devoir m'incombait. Mais tu serais mon éminence grise et en ce sens tu travaillais. À tes rares heures perdues, tu collectionnais les faucons. Tu chassais aussi. De mon côté, j'étudiais l'économie et l'administration publique, me passionnais pour l'histoire et les courses de chevaux. J'étais moins ambitieux que toi. N'eût été le joug dynastique, je t'aurais volontiers laissé ma place au pouvoir.

Le sang restait un motif de complicité.

C'était celui qu'on ne partageait pas, qu'on avait échangé par une plaie ouverte, large comme ta bouche et la mienne unies dans un sourire. Mon père ne t'avait pas engendré. Remédier à cette erreur. Absolument y remédier. Vaincre les étoiles et la nature. Je me souviens du couteau, de sa lame tachée, de la terre tachée entre nous, de notre sentiment de triomphe. Nous avions treize ans.

(Un jour, sans doute, des hommes me prendront, me dépouilleront de mes vêtements, me jetteront au peuple. Mais je ne

serai pas sans défense, je ne serai pas nu. J'aurai au creux de ma main la cicatrice de notre adolescence.)

C'était encore le sang des filles qu'on déflo-rait. Aujourd'hui, leurs noms m'échappent. Leurs visages aussi. Ça n'a pas d'importance. Il fallait apprendre, n'importe quel ventre faisait l'affaire du moment qu'il était jeune. Nous nous éprenions de telle ou telle aussi vite qu'elle nous lassait.

C'était le sang malade de ma mère. Ensemble nous l'avons veillée, jusqu'au bout, jusqu'au dernier soupir, avant que le cancer l'emporte. Ensemble nous l'avons pleurée, touchés à l'âme, quand bien même nous la voyions peu, occupée qu'elle était par son chant et l'écriture de poèmes. Dans la chambre de la morte, des ombres dansaient, souvenirs imprécis d'une mère aussi belle que distante.

Et puis, c'était le sang de cet homme, celui que tu as tué, l'agent de police.

Ce meurtre, rappelle-toi.

Le policier avait battu à mort l'un des tiens, je ne sais plus pour quelle raison. Je pourrais vérifier, mais cela ne changerait rien. S'il avait su que tu regardais, il se serait retenu ou il t'aurait demandé la permission. On te vouait une espèce de crainte. Membre du cénacle des Grands, tu étais pressenti pour l'Intérieur, mon ministre lorsque j'accéderais aux plus hautes fonctions.

Tu as tué l'agent. Tu aurais pu le traîner devant les tribunaux, le destituer de tout et l'enterrer vivant dans une cellule. Mais ta colère était forte. Tu l'as étranglé. Je n'ai jamais compris pourquoi tu voulais venger cet homme qu'il avait battu. De lui, tu ne savais rien.

Ou bien le connaissais-tu?

L'estimais-tu?

L'aimais-tu plus que tu ne m'aimais?

C'est après l'assassinat de ce policier que tu t'es effondré. Ces deux morts t'avaient choqué, la seconde pour moi de façon plus évidente. Tu prenais conscience à la fois de ton pouvoir et de ta fragilité. Tu avais pris une vie, facilement, sans y réfléchir. Mais

tu risquais gros ; un ministre coupable de meurtre !

Moi, je t'ai soutenu. J'ai donné de l'argent aux familles pour tromper leur détresse, étouffer le scandale. Mon père, qui vieillissait, a convaincu le pénal de te laisser tranquille. Je lui avais démontré que ce n'était pas ta faute, que le policier en avait trop fait, que ta spontanéité te faisait honneur, que tu t'étais mis du côté de la Justice, de l'Opprimé. Il n'était pas envisageable que cet égarement anéantisse ta carrière. Mon père était plus réservé. Pourtant il m'a aidé. Il en a fallu, des pots-de-vin, pour garantir ta liberté, effacer l'incident des registres et des mémoires !

Ta mémoire à toi, tes registres personnels, nous n'y avons pas pensé. Tu es devenu instable, refusais de manger, de dormir, de parler d'autre chose que du pouls de cet homme s'affolant sous ta poigne, de sa salive dégoulinant sur tes phalanges. Mille fois par jour tu te lavais les mains. Tu regardais au-dessus de mon épaule, dans le vide. Tu répétais : « Non et non, il ne faut pas, il ne faut pas... »

Un matin, tu es parti. Personne ne t'a vu quitter le palais. Tu n'as rien dit, rien emporté, pas même ton chien, pas même moi. Dieu sait que tu m'emmenais toujours avec toi, dans toutes tes errances.

Tu es parti pour ne jamais revenir.

*Jamais.*